

## AMOUR ET LARMES

PAR MARY

## PREMIÈRE PARTIE

IX

A L'HÔPITAL

(Suite)

M. Andrioux la regardait avec sollicitude ; il voyait bien que, dans cette frêle organisation, plus d'un ressort était usé, mais il se disait que s'il pouvait secourir la jeune femme de cette torpeur morale véritablement mortelle, il pourrait rendre du ressort à sa vie et la prolonger ; animé d'un sentiment tout paternel, il approcha son siège de la causeuse d'Annonciade et lui dit en fixant sur elle ses yeux émus et affectueux :

— Voyons, ma chère enfant, un médecin est presque un confesseur, il a droit à des confidences entières. Vous avez une douleur cachée dont je ne saurais trouver la source. Obligé de juger à la surface, je vous vois entourée de tout ce qui fait la vie d'une femme heureuse ; un mari jeune, distingué, qui vous aime, un bien-être suffisant ; toutes les espérances qu'une jeune épouse de dix-huit ans peut caresser, et cependant vous pleurez, vous souffrez sans être malade.... Qu'y a-t-il, dites-le moi ?

Plusieurs fois, elle avait pâli et rougi en voyant M. Andrioux toucher ainsi son âme et essayer d'en mettre à nu les plaies. Oh ! non, non, elle ne lui dirait pas, elle ne lui dirait jamais le coup qui l'avait brisée.

— Je suis malade, répondit-elle froidement, voilà tout.

M. Andrioux fut blessé.

— Comme vous voudrez, madame ; pourtant croyez bien qu'on n'en remontre guère à des cheveux blancs comme les miens. Gardez votre secret ; seulement, sachez que vous pouvez vivre cent ans ou mourir dans six mois selon le degré de paix ou d'agitation de votre âme.

— Merci ! dit Annonciade lui tendant la main et contenant ses larmes

— Une femme qui aime son mari n'a pas le droit de parler de mort et encore moins de la désirer, dit M. Andrioux sévèrement.

— Aimer son mari ! reprit Annonciade avec un cri de douleur.

Et comme si ce doute l'eût frappée au cœur, elle perdit connaissance.

Le docteur sonna la femme de chambre ; avec son aide, il entoura Annonciade de soins et quand elle eut ouvert les yeux et témoigné qu'elle était calme, il se retira.

— Je ne suis qu'un âne, se disait-il en chemin, d'avoir voulu sonder une plaie du cœur. Les femmes sont de petites créatures nerveuses, délicates, comme des fleurs ou des ailes de papillon, on ne peut pas les toucher sans les froisser. Reines de la création, elles en sont aussi les martyres ; les plus vertueuses passent par le feu de la tentation, elles seules pourraient avouer quelles mystérieuses blessures elles montrent à leur confesseur et à Dieu ; les autres châtiées par leur passion même, d'autant plus frappées qu'elles ont été plus faibles, sont martyres dans le cœur, dans l'abandon et dans le remords. Dans quelle catégorie placer madame Annonciade ? Evidemment dans la première, c'est-à-dire dans la plus difficile à guérir. Décidément, je préfère soigner mes ouvriers et mes soldats.

Cela dit ou pensé, il s'achemina vers l'hôpital, où on venait de le faire appeler pour un homme grièvement blessé par la chute d'une pierre.

Annonciade était assise dans sa chambre ; elle contemplait d'un oeil tendre et avare les biens qu'elle avait dédaignés et qu'elle allait perdre sans retour. Elle était vraiment, comme l'avait pensé M. Andrioux, martyre, mais dans un ordre plus élevé que ceux qu'avait parcourus l'esprit un peu matérialiste du docteur.

Annonciade sentit qu'un trouble effrayant envahissait son âme comme un flot dévastateur ; n'osant regarder ni en arrière où il y avait tant de bonheurs enfouis, ni en avant où peut-être il y en avait en espérance, ni à côté d'elle où la mort se dressait implacable, elle résolut de se fuir elle-même et, presque machinalement, prit le chemin de l'hôpital. Elle devinait par intuition que là un cœur l'attendait pour lui donner le grand secret de la résignation chrétienne.

En entrant dans la cour de l'hôpital, où maintenant elle était connue et aimée, grande fut sa surprise de tomber sur M. Andrioux qu'une maladie avait attardé en route.

Tous deux poussèrent la même exclamation :

— Vous ici !

— Qu'est-ce qui vous amène ? demanda le docteur le plus ébahi des deux. Viendriez-vous par hasard, ajouta-t-il en la regardant avec malice, solliciter un lit ?

Annonciade rougit.

— Je viens, répondit-elle timidement, voir ma sœur Marie de la Croix que j'aime beaucoup.

— Et vous avez bien raison, dit M. Andrioux, c'est la plus brave créature qui existe au monde ; mais avant d'aller causer de vos terreurs imaginaires avec la sœur Marie de la Croix, vous allez d'abord, ma chère enfant, me faire le plaisir de parcourir les salles et de consoler mes malades.

M. Andrioux, craignant que l'espèce de langueur dont Annonciade était atteinte ne finit par détruire en elle les principes vitaux, voulut tenter de la rattacher à l'existence par le spectacle si émouvant des douleurs physiques dont les hospices sont pleins.

Elle s'effraya de la mort, se disait-il, en la voyant accompagnée de tant d'horreurs, soit plaies, soit opérations.

Dans cette charitable pensée, il entraîna Annonciade.

Quand ils pénétrèrent dans la salle où, presque de chaque lit sortait un gémissement, il oublia le mouvement de sensibilité provoqué par l'état de la jeune femme. Il s'arrêta auprès de Basile, l'ouvrier pour lequel on l'avait appelé et examina attentivement les blessures qui arrachaient à ce malheureux des cris déchirants. La chute d'une pierre lui avait fracassé les deux jambes.

— Tu souffres beaucoup, mon garçon ? dit M. Andrioux.

— Comme un damné. Ah ! chienne de pierre ! répondit Basile.

— Du courage, mon ami ; offrez vos souffrances à Dieu, ajouta la sœur hospitalière.

— Du diable, si je le peux.... aie.... aie.... je voudrais être mort sur le coup.

— Et votre âme ? mon pauvre ami, Dieu voulait la sauver, reprit la sœur.

Annonciade, vivement impressionnée par les cris de Basile, s'était éloignée et parlait à un autre malade.

Le médecin continuait ses investigations.

— C'est une mauvaise blessure, ma sœur, les deux talons sont emportés. Puisque tu as si bonne envie de mourir, mon garçon, tu pourrais bien être servi à souhait.

— Coupez-moi la jambe, docteur, coupez-m'en deux s'il le faut, mais par tous les diables ne me laissez pas mourir.

— Tiens, tu étais si brave tout à l'heure, tu voulais mourir sur le coup.... Allons, vous êtes tous les mêmes. Nous ferons ce qui est en notre pouvoir pour te guérir. Mais commence par mettre tous tes diables à la porte ; ici, tu n'es pas au chantier, et ma sœur Dosithée a déjà fait deux signes de croix dans son effroi.

— Je tiendrai ma langue, docteur, mais, sauvez-moi, s'il vous plaît, je n'ai que cinquante-cinq ans, c'est quasi la moitié de la vie.

— Madame Annonciade, venez par ici, je vous prie. Venez voir mon enfant, un homme de cinquante-cinq ans qui ne veut pas mourir.

Annonciade comprit le but du docteur ; elle s'approcha, sourit tristement et ne répondit rien. Elle aussi voulait vivre, mais d'une autre vie que celle qui lui était faite, ou qu'elle s'était faite, car il y avait de l'obscurité et du doute dans sa pensée et cette âme naturellement timide se prenait à entrevoir les conséquences de sa conduite comme une accusation directe à sa faiblesse.

Le médecin la regardait attentivement. Vit-il passer sur ce doux visage la trace de la lutte intérieure qu'il avait éveillée ? Elle était si différente des préoccupations physiques de Basile ! Le médecin vit-il cette différence de la vie de l'âme et de la vie du corps ? En tout cas, il n'en augura pas d'espérance, car il se détourna brusquement et s'occupa uniquement de son service. Après avoir envoyé chercher deux internes pour nettoyer les plaies et opérer le pansement, il sortit de l'hôpital et retourna pensif chez lui.

Annonciade se mit à la recherche de la sœur Marie de la Croix. Elle voulut, comme les autres fois, lui dire seulement : « Je suis triste, égarez-moi ; » l'âme n'eut pas le courage de cet effort ; en présence d'une véritable amie, elle vint aux lèvres et cria dans un sanglot : « Sauvez-moi ! »

La religieuse comprit que l'instant était propice pour le salut ; non pas celui qui concerne nos courts jours de la terre, mais celui qui doit assurer l'éternité.

Elle entraîna Annonciade sur ses pas jusqu'à la petite cellule confidente de tant d'heures de paix, de prières et de vertu ; elle la fit asseoir à son côté, elle prit ses deux mains dans les siennes, elle la regarda avec ses bons yeux habitués à calmer et à consoler et alors, sûre d'agir en dehors de toute vaine curiosité, elle l'interrogea.

La religieuse l'écouta attentivement. La pratique d'une vie exclusivement dévouée au prochain donne à ces saintes femmes une singulière clairvoyance.

— Avez-vous loyalement avoué la situation à votre mari, ma chère enfant ? demanda-t-elle.

Annonciade rougit :

— Jamais, ma sœur, jamais ; j'avais bien trop peur d'éveiller son attention sur Marie-Sophie, j'éprouvais un mortel effroi à m'assurer de la vérité.

— Comment ! sur de simples soupçons vous avez douté d'un noble cœur, d'un cœur qui a fait devant Dieu le serment de vous aimer uniquement ?

Annonciade arracha ses mains que la religieuse tenait enlacées, elle se cacha le visage :

— Ma sœur.... Elle s'arrêta. Ses larmes coulaient au travers de ses doigts ; l'amour est un sentiment dévorant, exclusif.... Elle se découvrit la figure et regarda la religieuse avec ses yeux humectés et suppliants : ma sœur, j'adorais mon mari.

— C'est trop, mon enfant, dit l'aimable religieuse avec un accent plein d'âme, Dieu a châtié ce sentiment païen. Une chrétienne aurait aimé différemment. Ici, la religieuse hésita sur les expressions à employer, pour ne pas blesser ce cœur malade : La modération est dans l'ordre de Dieu, mon enfant, reprit-elle d'un accent attendri, cela n'est pas défendu de beaucoup aimer son mari ; seulement, cet amour doit être la base de la confiance, de la simplicité, de l'estime et de l'abandon. Vous me comprenez ?

Elle fit de la tête un signe affirmatif.

La sœur Marie de la Croix devina à un faible sourire le doute d'Annonciade.

— Vous ne croyez pas, dit-elle en prenant de nouveau une des mains d'Annonciade et la serrant étroitement, qu'une religieuse soit complètement étrangère aux affections légitimes de ce monde ?

— Non, ma sœur, dit Annonciade avec une simplicité touchante, en voyant votre bonté pour moi, je ne crois pas que Dieu vous ait déshérité du premier de ses dons.

— Vous avez raison, mon enfant, loin de fermer notre cœur aux suaves tendresses de la charité, Dieu a augmenté dans le cœur de la religieuse la faculté d'aimer, et c'est ce qui me permet aujourd'hui de vous conseiller pour votre repos et pour votre bonheur.

Alors, avec un tact angélique et une délicatesse maternelle, la sœur Marie de la Croix reprit la vie d'Annonciade dans son passé, lui montrant clairement que l'abandon d'Amédée provenait de la réserve mystérieuse dans laquelle elle s'était enveloppée.

Annonciade, avec son cœur si jeune et si chaud, accueillit parfaitement tout ce que lui dit sous les traits d'une religieuse un des plus nobles cœurs qui existe :

— Je parlerai aujourd'hui même, murmura-t-elle, je dirai toute la vérité, j'aurai le courage de lui dire la vérité.

Elle faisait un effort violent pour parler ainsi, il lui fallait agir contre la faiblesse de son caractère et les sentiments de son cœur.

La sœur Marie de la Croix ne la sentait pas bien affermie dans sa résolution, mais elle ne pouvait donner de la virilité à cette nature douce et délicate ; elle se contenta donc de prier pour le succès d'une démarche d'où lui semblait dépendre le bonheur et le salut de deux âmes. Dans le même but, elle fit prier ses chers pauvres que Dieu écoute toujours.

X

ESPÉRANCES

Elle voulait. Ce qui manque en général aux femmes blondes

et sentimentales, c'est la volonté. Quand on les amène à vouloir, elles dépassent dans l'action, en énergie et en virilité leurs brunes sœurs.

Le soir, Annonciade attendit son mari jusqu'à minuit. Elle était au jardin, à demi-couchée sur un banc de gazon, adossant au tronc d'un arbre sa tête fatiguée. La soirée était étoilée et calme, sans lune, prédisposant à la mélancolie. Une nuit en rapport avec l'état de l'âme de la malade. Ce n'était plus la lumière, ce n'était pas l'obscurité. Le cœur d'Annonciade n'était plus vivant, il n'était pas mort. L'espérance, comme une fleur, y avait déposé son parfum.

Ainsi, seule et allangui par le mal physique et les plaies de l'âme, Annonciade regardait vers le ciel et se baignait dans cette soirée demi-lumieuse qui ne fatiguait ni ses yeux ni son âme et lui était comme le prélude du repos infini. Elle regardait et elle pensait. Dans sa conscience se remuaient les souvenirs trop longtemps écartés. Elle se rappelait les joies de sa jeunesse religieuse, son recueillement dans l'église, la pureté de son âme légère seulement à la surface. Pour l'affection d'un homme, elle avait oublié Dieu qu'elle sentait aujourd'hui si près. Elle n'avait ni accepté le sacrifice, ni porté la croix, sachant cependant qu'on n'arrive au ciel que par ce rude et royal chemin, aujourd'hui, elle touche à l'heure suprême.... La pauvre et frêle créature tressaille.... son âme est entraînée par la contemplation sérieuse des vérités éternelles, elle se détache un peu des liens trop sensibles qui, depuis plus d'une année, l'ont détournée du souverain bien, elle s'élève au souffle de la grâce jusqu'aux régions où Dieu habite, et là, elle voit d'une claire vue que dans sa courte vie il y a place encore pour un sacrifice expiatoire.

Quand Amédée la chercha au jardin, il la trouva l'âme au ciel. Elle en redescendit à l'appel de la voix aimée, à la voix de celui qui possédait toute sa tendresse. Il lui demanda un peu brusquement :

— Pourquoi m'avez-vous attendu ?

Il ne put voir dans l'ombre quel regard d'ange elle attachait sur lui.

— Mon ami, dit-elle avec un accent profond, venez ici, tout près.

Il s'avança.

— Auriez-vous le courage de vous mettre à genoux ?

Il hésita, et, par enfantillage, dans un accès de bonne humeur et de condescendance, s'agenouilla.

Elle l'attira vers elle.

— Amédée, dit-elle d'une voix vibrante, pardonnez-moi tout le mal que je vous ai fait !

Il tressaillit malgré lui ; la sérénité de tout à l'heure, la sérénité retrouvée après des luttes cruelles, tout allait-il être de nouveau ébranlé ?

— Laissez-moi, répondit-il, ne me dites rien, Annonciade ! j'ai accepté la vie que vous m'avez imposée....

Les mots expiraient sur ses lèvres, il n'était pas calme. Presqu'involontairement son cœur fouillait le passé et y cherchait, pour souffrir, de trompeuses apparences.

Elle le retenait enchaîné par ses bras qu'elle avait passés autour de son cou, elle savait qu'il fallait parler, elle le voulait. Sans se préoccuper de l'interruption saccadée de son mari, elle continua donc :

— Le jour de notre mariage, j'appris que ma sœur vous aimait.

Amédée, avec un cri qui atteignit la jeune femme en plein cœur.

— Votre sœur !....

— Vous ne le saviez donc pas ?

— Oh ! Annonciade !....

Elle ne pouvait pas s'y tromper. Elle vit bien que non seulement il n'avait point eu d'amour pour Marie-Sophie, mais qu'il n'avait jamais conçu le plus léger soupçon de ses sentiments. Elle comprit aussi, avec une remarquable perspicacité, que l'aveu qu'elle faisait si tardivement n'aurait en rien compromis sa félicité conjugale, si, courageusement, elle l'eût fait dans les premiers jours de leur mariage, tandis que maintenant il allait, pour un temps peut-être, ramener quelques fleurs sur un sol desséché où elles ne tarderaient pas de nouveau à se flétrir. C'est l'expiation, pensa-t-elle, s'abandonnant au courant religieux qui avait pris son âme.

L'affection d'Amédée, longtemps blessée, eut un magnifique éclair de vie.

A chacune de ses paroles, la vie sensible s'emparait de nouveau d'Annonciade et réveillait ses terreurs de la mort et le désespoir de laisser Amédée libre ; elle ne put s'empêcher de s'écrier :

— Vous aimez Marie-Sophie !....

Mais il riait et pleurait à la fois en découvrant ce trésor d'affection dans cette femme dont il avait cru le cœur fermé, il lui répétait sans l'écouter :

— Tais-toi.... tais-toi.... je t'aime seule et sans partage.

Une inévitable crise nerveuse, résultat de cette scène, fit éclater Annonciade en sanglots au milieu desquels elle dit et redit ses longues souffrances, ses tortures, la révélation de la serre, enfin tout ce qui pouvait jeter un peu de lumière sur un passé obscur.

Il la plaignit et ne la gronda pas. Trop heureux de trouver une chimère où il avait redouté une faute :

— Tous nos maux sont finis, dit-il, l'heure de la récompense a sonné.

— C'est l'heure du ciel, soupira Annonciade défaillante, et, s'arrachant des bras d'Amédée pour appuyer ses deux mains sur son cœur, dont les palpitations violemment augmentées menaçaient de la suffoquer.

Et ainsi soudainement rappelée à la vérité de la situation, elle jeta un grand cri :

— Amédée, soutenez-moi, je vais mourir !

Il ne voulait pas, il ne pouvait pas entendre parler de mort par cette belle créature qu'aux lueurs incertaines de la nuit il voyait si séduisante dans sa jeunesse, dans sa blancheur. Il crut que l'émotion seule causait l'état de souffrance d'Annonciade, et, la prenant dans ses bras, il l'emporta comme un enfant, et gagna la maison en la berçant le long du chemin. Ils eurent cette heure de joie.

La santé d'Annonciade parut s'améliorer durant quelques jours. Le bonheur avait amené dans l'état général une crise salutaire qui, crut-elle, devait la sauver. De longs jours fortunés lui apparurent à l'horizon radieux, elle espéra goûter sur la terre les joies du ciel.... Partage impossible, rêve insensé du cœur qui dura ce que dure une illusion.

Peu de semaines s'écoulèrent avant que la maladie prit son cours. Les oppressions devinrent si fortes qu'Annonciade ne pouvait tenir au lit que soutenue par une pile de coussins.

M. Andrioux prévint Amédée qu'il restait peu d'espoir. Ce fut une espèce de coup de foudre. Amédée était encore dans